

regards croisés

# Souvenirs d'un temps de guerre



**N**é à Béziers en 1924, Robert Gouty fut instituteur puis directeur de l'école communale de Neffîès jusqu'à la fin de sa carrière. J'ai eu la chance d'avoir été son élève. C'était un homme d'exception dont le talent pédagogique et la forte personnalité contrastaient avec une extraordinaire simplicité. Par son engagement laïque, il marqua des générations d'enfants et toute une communauté villageoise. Les Arts Vailhan ont souhaité rendre hommage à ses talents d'écrivain en livrant quelques extraits de ses souvenirs d'un temps de guerre. Nous les avons croisés avec ceux d'un Neffïessois de souche, véritable mémoire du village : Yves Mazet, dont je salue le précieux concours. À travers ce double regard se dessine une période de notre histoire récente qu'il ne faut ni banaliser ni égarer dans les oubliettes de la candeur.

**Guilhem Beugnon**  
février 2021

## 1941

Mon père était un républicain sincère. Attaché aux valeurs de la 3<sup>e</sup> République, il n'avait pas admis la défaite. Radical-socialiste, il condamnait tous les hommes politi-

ques de l'époque qui avaient donné les pleins pouvoirs à Pétain. Il s'était idéologiquement rapproché de tous ceux qui combattaient le maréchal et l'occupation allemande : les gaullistes d'abord, les socialistes S.F.I.O. ensuite, les communistes enfin.

Le jeune homme que j'étais épousait évidemment ses idées, mais je voulais mettre des actes en accord avec mes convictions. Aussi, durant l'année scolaire 1940-41, il m'arrivait de « sécher » la classe pour retrouver quelques camarades dans l'arrière-salle d'un café. Nous rêvions d'en découdre avec l'ennemi. Nous aspirions à rejoindre les F.F.L. (Forces Françaises Libres) mais nous ne trouvions pas d'autre solution que celle de franchir la frontière franco-espagnole pour rejoindre ensuite l'Angleterre. Cette connivence dans nos préparatifs alerta certains de nos professeurs du Cours complémentaire Louis Blanc où j'étais scolarisé à Béziers. Ils firent une enquête qui les éclaira sur notre projet. Mes



### Page précédente

*Carte de titulaire de la Croix-Rouge de la Jeunesse et tickets de rationnement en cours en 1949*

(coll. Yves Mazet)

### Ci-dessus

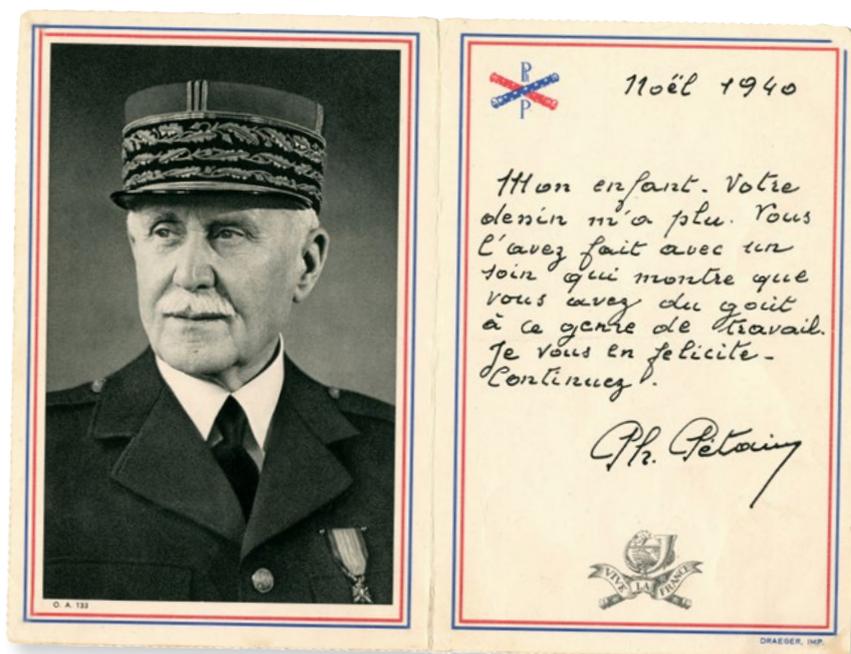
*Robert, Lucette et Max Gouty dans les Pyrénées en 1948*

(coll. Yves Mazet)

### Ci-contre

*En 1940, les enfants des écoles de France sont invités à adresser des dessins au maréchal Pétain. En retour, ils reçoivent une carte de remerciements.*

(coll. Yves Mazet)





*Collège de Perpignan*

(coll. part.)

parents furent immédiatement prévenus. Je fus copieusement sermonné, mais pas sévèrement puni. Toutefois, une fois découvertes, mes ambitions s'éteignirent et je repris le cours de ma scolarité et ma place dans le giron familial.

Sans être sacrifiées, mes études étaient devenues moins préoccupantes pour moi ; je me réjouissais plutôt de l'entrée en guerre de l'URSS, pensant qu'Hitler allait s'y casser les dents comme Napoléon. J'entrepris toutefois de préparer le concours d'entrée à l'École normale d'Instituteurs où mon frère aîné venait de terminer sa formation professionnelle.

## 1943

Vichy ayant supprimé les Écoles normales considérées comme des lieux d'incitation à la sédition républicaine, nous étions scolarisés au collège de Perpignan. S'ils étaient chaleureux envers nous, les Catalans freinaient un peu l'intégration de ceux qui ne maîtrisaient pas leur langue, ce qui était mon cas. La discipline était rude pour les élèves-maîtres qui sortaient de milieux modestes, boursiers de surcroît, alors que la plupart des autres élèves de l'établissement étaient issus de classes

sociales favorisées. Je fus privé de sortie et menacé de conseil de discipline pour avoir écrit une lettre dont les contenus avaient déplu à la censure directoriale. Je fus même menacé d'exclusion, menace heureusement restée sans suite.

Le 7 mars, mon frère qui débutait sa carrière à Truscas fut convoqué pour partir au S.T.O. Les autorités académiques lui vinrent en aide pour qu'il soit muté à Montpellier, déclaré indispensable à la bonne marche du service et inapte à la vie des camps.

Le 9 avril, un ordre de réquisition m'attendait au collège. Je devais contribuer à assurer la garde de la voie ferrée entre Perpignan et Rivesaltes pour le compte des Allemands qui redoutaient des actes de sabotage. J'ai gardé le souvenir d'une nuit sans sommeil et du froid qui m'a saisi au petit matin.

Les grandes vacances me permirent de retrouver Neffiès où, avec un camarade, nous avons décidé de participer, à notre mesure, à la propagande anti-allemande. Une nuit, munis d'un pot de goudron, nous avons badigeonné quelques murs de la croix de Lorraine et du V de la victoire, allant même jusqu'à écrire VENDU sur la porte d'un collaborateur bien connu. Le lendemain, tous les jeunes furent convoqués à la mairie et interrogés par deux membres de la Gestapo. Ils furent malmenés et



durement invités à nous dénoncer. Comme ils ne le firent pas, nous ne fûmes pas inquiétés mais restions de grands suspects. Le 2 février 1943, la 6<sup>e</sup> armée allemande capitulait à Stalingrad et les Alliés écrasèrent sous les bombes villes, ports, usines, canaux, chemins de fer.

Au cours de l'été 43, les Alliés débarquaient en Italie, le gouvernement fasciste de Mussolini s'écroula et l'Italie capitula en septembre. Le 17 octobre, je rejoignis une nouvelle fois le collège de Perpignan. La « garde des voies » reprit mais ce premier trimestre se déroula sans incident. Revenu à Neffiès pour les vacances de Noël, j'appris que les résistants du village avaient participé au sabotage d'une voie ferrée, provoquant le déraillement d'un train qui transportait des troupes allemandes.

## 1944

J'allais avoir 20 ans ; le bel âge dit-on !

Malgré la censure, nous savions que les armées allemandes avaient stoppé leur progression en Europe ; elles avaient subi de cuisants échecs à l'est et on commençait à entendre murmurer qu'un débarquement allié se profilait sur nos côtes. L'espoir !

À Perpignan, nous faisons régulièrement, et même en pleine nuit, des exercices de « défense passive » en nous terrant dans des tranchées. Le 18 février, nous apprenions que l'internat était fermé et qu'il fallait se loger en ville. Pour réduire les frais, nous avons loué une chambre pour trois à proximité du collège. Nous y gagnions une certaine indépendance mais ne pouvions pleinement l'apprécier compte tenu du couvre-feu à 21 heures.

À Neffiès, l'action des résistants se faisait plus pressante. En février, ils participèrent au sabotage de la mine de bauxite de Villeveyrac.

Le 22 mars débutaient les épreuves de la première partie du bac. Je fus très heureux d'apprendre mon succès avant de commencer un long séjour à Neffiès durant lequel se

produisit un événement dramatique qui allait bouleverser tout le village. L'occupant était opprimé par les actions-commandos des résistants de plus en plus aidés par la population, et par les parachutages d'armes ainsi que de matériel de sabotage. L'un d'eux eut lieu le 12 mai, vers une heure du matin, sur le terrain « Rabelais », près de Caux. Les frères Sansano et Élysée Gelly sont là, avec de grandes torches pour guider les largages. Ils sont arrêtés par une patrouille dépêchée sur les lieux par un guetteur positionné sur le clocher de Caux. Conduits à la mairie de ce village, ils parviennent à se débarrasser de tout ce qu'ils transportaient de compromettant ; aussi la fouille ne donnera rien et ils seront relâchés après un long interrogatoire durant lequel ils prétendront être en train de braconner.

Ce même jour a lieu un sanglant accrochage sur le causse de Nizas qui provoquera 11 morts côté allemand, un blessé et un mort chez les résistants. Dès le lendemain commencent les représailles ; les frères

*Cartes de membres de la résistance  
des frères Robert et Joseph Sansano  
(coll. Yves Mazet)*





*Plaque commémorative de Mariano Ros*  
(photo Guilhem Beugnon)

Sansano ayant été dénoncés par les col-laborateurs, un com-mando lourdement armé fait irruption dans leur maison familiale. Mais comme ils étaient absents, leur père, et leur beau-frère Marianne Ros âgé de 36 ans sont pris comme otages. Marianne saute du camion et tente de s'enfuir mais il est froidement abattu dans une ruelle. Conduit à la prison Saint-Nazaire de

Béziers, son père est copieusement battu par la police française mais finit par être libéré, faute de preuves, grâce à l'intervention du préfet, sympathisant de la résistance.

Choqués par l'assassinat d'un homme largement apprécié, les habitants de Neffîès assistent en grand nombre aux obsèques de Marianne Ros. Une plaque apposée au mur de la maison Clergue perpétue le souvenir de son assassinat.

Quant aux frères Sansano, ils se cachent d'abord à Vailhan puis rejoindront divers groupes de maquisards.

Le 4 juin suivant, des provocations eurent lieu au Café national, à Neffîès, où des hommes armés firent irruption en demandant de crier « Vive De Gaulle ». Bien renseignés, ils connaissaient les noms de plusieurs consommateurs. Leur piège fut rapidement éventé. Il s'agissait en fait de miliciens à la solde des Allemands.

Le 6 juin, débarquement des troupes anglo-américaines sur le sol de France, en Normandie.

La nouvelle se répandit comme une traînée de poudre. Comme on nous avait annoncé une rafle imminente, Georges Mazet, Claude Donnadiou et moi-même étions

partis passer la nuit dans une grange. Rien ne se passa mais, par précaution, mon père décida que nous irions passer quelques jours à Truscas pour plus de tranquillité.

Le train fut arrêté à Bédarieux. Deux files de soldats allemands se placèrent de part et d'autre de la voie pour empêcher toute fuite. L'angoisse se lisait sur tous les visages. Tous les hommes furent regroupés sur les quais. Un voyageur tenta de s'enfuir mais fut atteint par plusieurs projectiles et s'effondra.

Il fallait à tout prix que je me débarrasse de deux documents : le dessin de la croix de Lorraine et surtout un laissez-passer que m'avait confié un ami membre des F.T.P.F. du maquis de Vernazobre. Je jetai le premier dans une grille et avalai le second. J'étais soulagé.

Le contrôle commença. Ma carte d'identité portant la mention « élève-maître » fut interprétée, à tort bien entendu, comme « séminariste », ce qui ne me valut pas de faveur particulière. Un tout jeune SS me accompagna jusqu'à mon wagon pour récupérer quelques affaires puis, après une séparation émouvante d'avec mon père, me fit rejoindre 25 autres personnes. Le train redémarra sans nous.

Un camion vint nous chercher et nous fûmes conduits jusqu'au siège de la Gestapo pour y être entassés dans un réduit où un homme plus âgé que nous était tenu de rester sur un seul pied ; les autres avaient le droit d'être assis et d'aller aux toilettes, accompagnés par un soldat armé.

Vers 10 heures, on nous intima l'ordre de grimper dans un camion sous étroite surveillance pour une destination inconnue. La route me devint familière : Hérépian, Faugères, Roujan. Ainsi, je passai tout près de Neffîès sans aucune possibilité de fuite qui m'aurait immédiatement condamné à mort. Après Pézenas, notre convoi se dirigea vers Montpellier pour rejoindre une prison militaire à l'état vétuste.

Nouvel interrogatoire suivi d'une confiscation des papiers et objets personnels.

Tout cela était de très mauvais augure, mais que faire ?

On nous conduisit ensuite dans un grand dortoir meublé de châlits où étaient déjà retenus une vingtaine d'autres prisonniers issus de la bourgeoisie montpelliéraine. Aucun d'entre eux ne se réclama de la Résistance. Notre maigre pitance nous fut ensuite distribuée et nous pûmes nous organiser du moins mal possible dans ce triste local où la tinette répandait des puanteurs insoutenables.

Le samedi 10 juin, un détenu d'une cellule voisine fut fusillé, suivi dans l'horreur par deux autres qui, avant leur exécution, chantèrent l'un *La Marseillaise*, l'autre *L'Internationale*.

À quand notre tour ?

À 8 heures, quand nous descendions pour une brève toilette sous bonne escorte, on n'omettait pas de nous faire passer devant le mur d'exécution.

Après une courte promenade, et une fois revenus dans notre salle de détention, on nous distribuait le seul repas quotidien : 300 g de pain, un morceau de margarine et une tranche de mortadelle, le tout suivi d'un très mauvais café. À 21 heures, extinction des feux et silence obligatoire ; les conversations murmurées allaient toutefois bon train.

Nous apprîmes le débarquement de Normandie grâce au courrier reçu par l'un de nos codétenus montpelliérains. Nous nous mîmes à espérer une fin rapide de la guerre qui n'intervint malheureusement que 11 mois plus tard.

Notre détention se poursuivait. Mais un jour, on nous conduisit jusqu'au siège de la Gestapo où, après un nouvel interrogatoire, on nous apprit que nous allions être libérés le lendemain. Personne n'osait y croire. Ne s'agissait-il pas plutôt de l'annonce déguisée de notre exécution prochaine ? Le



*Défilé de la libération de Montpellier du 2 septembre 1944. Des chasseurs de chars M10, du 2<sup>e</sup> Régiment de Dragons, traversent la place de la Comédie. Le théâtre est pavoisé aux couleurs des Alliés.*

(photo Ville de Montpellier / SCA ECPAD)

lendemain, après la toilette, on nous intima l'ordre de préparer nos affaires, ce fut fait promptement. L'espoir d'une libération mêlé d'angoisse faisait battre nos cœurs. On nous rendit ce qui nous avait été confisqué et, après un « Raoust ! » sonore, nous nous retrouvâmes dans la rue.

Le train qui me ramenait à Neffiès me permit de retrouver avec un plaisir immense tous ces paysages qui m'étaient familiers. L'accueil que je reçus à mon arrivée fut très émouvant et inoubliable. Les recherches entreprises par mes parents étaient restées vaines, aussi leur joie de me revoir fut à son comble. Défilé incessant de la famille, de mes amis ; tous voulaient tout savoir et je répétais inlassablement le récit de mon infortune.

Les alliés multipliaient les bombardements sur la zone portuaire stratégique et même Béziers ne fut pas épargné. Les forteresses volantes américaines volaient haut, faisant de nombreuses victimes de par l'imprécision de leurs largages. De nombreuses unités allemandes remontaient vers le nord ; les désertions étaient nombreuses. La guérilla s'intensifia. J'ignorai ma convocation à Perpignan en vue de mon départ pour le



*Colle de vendangeurs de l'exploitation Marcorelle-Boissier  
durant la guerre (coll. Yves Mazet)*

S.T.O. et partis me mettre à l'abri à Sérieys, sur la commune de Lunas.

Le 15, le débarquement allié en Provence augmenta la pression et la retraite allemande devint hâtive mais ponctuée par de nouveaux actes de barbarie.

Le 22 août voit à Neffiès la dissolution de la Délégation spéciale et la mise en place du Comité de la Résistance présidé par Boyer. Neffiès libérée fait la fête ; les cloches sonnent à toute volée. Les collabos se terrent.

Plusieurs colonnes de fuyards traversent le village mais sans incident majeur, les soldats donnant le spectacle d'une armée en pleine décomposition. C'est la joie au cœur que les villageois assistent à ce défilé d'une troupe fantomatique. Le 25 août, Paris est libéré.

À Neffiès, les vendanges approchaient et je ne voulais pas manquer l'opportunité de me procurer un peu d'argent avant de revenir à Perpignan. J'y retrouvai ma promotion et repris mes études.

## QUEL HYMNE ?

Le 19 mai 2016, Pierre Laffitte adressa ces quelques lignes à la famille de Robert Gouty décédé quatre jours plus tôt à Pézenas :

« J'ai appris son décès par le journal et je lui dois d'évoquer pour les siens une anecdote que nous avons vécue il y a longtemps. À l'école Louis Blanc de Béziers où nous étions élèves, dès l'automne 1941, nous devions saluer le drapeau et chanter *Maréchal, nous voilà*. Deux voix se sont élevées pour entonner *La Marseillaise* : celle de Robert Gouty et la mienne. Le directeur nous fit appeler et nous morigéna (sans trop d'énergie toutefois).

En juillet 1942, j'entrai à l'École normale d'Instituteurs de Montpellier alors que lui fut ensuite dirigé vers Perpignan. Je n'ai jamais revu ce grand copain, mais je ne l'oublierai pas. »



## YVES MAZET : LA MÉMOIRE DU VILLAGE

Né en 1928, Yves Mazet passe sa jeunesse à la cave coopérative de Neffîès dont son père est le directeur. À l'âge de 12 ans - le monde vient d'entrer en guerre -, il commence la rédaction d'un cahier journalier de souvenirs. Fidèle toute sa vie à cette mission, Yves est devenu la mémoire vivante de son village, aux côtés d'Éliane, son épouse depuis 70 ans. Extraits...

### De sévères restrictions alimentaires

En septembre 1940, le département publie les rations alimentaires par personne : 350 g de pain par jour, 360 g de viande et 50 g de fromage par semaine, 250 g de pâtes et 500 g de sucre par mois. Les tickets de rationnement font leur apparition dans chaque maison.

En janvier 1941, un arrêté préfectoral établit une distinction entre les consommateurs : travailleur de force, adulte, enfant. Au mois d'août, les restrictions s'amplifient : 100 g de pain par jour, 250 g de viande par semaine ; il n'y a plus de pâtes en vente et, peu à peu, les magasins éprouvent de grandes difficultés d'approvisionnement. En conséquence, même en étant détenteur de tickets, on ne parvient souvent pas à se procurer les maigres quantités allouées. Celles-ci continuent de baisser ; le sucre est remplacé par la saccharine, le café par des ersatz comme l'orge ou même le gland grillé.

Dans notre village, les jardins potagers sont de précieux recours et tout le monde apprend à jardiner. On voit réapparaître des légumes depuis longtemps oubliés, comme le rutabaga. Les topinambours sont quelquefois transplantés dans les vignes, entre les souches.

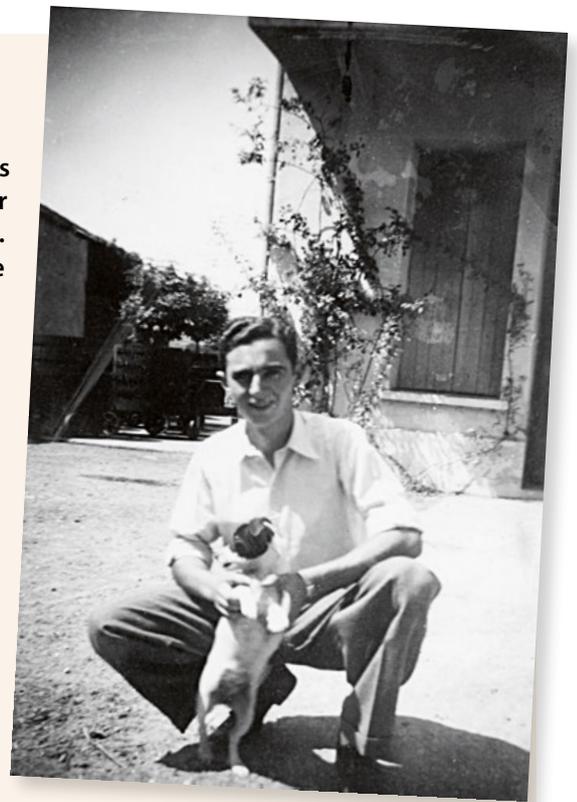
À base de vin, le raisiné (sorte de confiture de raisin) remplace le sucre. Il est conservé dans des dames-jeannes sans goulot. Le lait nous est fourni par trois chèvres que nous protégeons précieusement dans une petite écurie, sous la maison. On envoie les enfants les faire paître après l'école.

Les lapins nous procurent aussi un peu de viande mais il faut aller quotidiennement récolter leur nourriture en ramassant de l'herbe dans les fossés, les vignes ou même en faisant des fagots de frêne.

Les poules sont laissées en liberté pour trouver leur pitance. Il n'est pas rare d'en voir sur la place du village mais, le soir, elles sont barricadées dans leurs poulaillers respectifs.

Quand on le peut, on se déplace vers les départements montagnards voisins pour s'y procurer un peu de charcuterie ou de viande de porc.

À l'école, les maîtres procèdent à des distributions de lait en poudre et quelquefois de pois chiches.



*Yves Mazet devant la cave coopérative de Neffîès en 1946 (coll. Yves Mazet)*



*Coupons d'achat, 1943-1949 (coll. Yves Mazet)*



## Le groupe artistique neffiessois

Très vite, l'organisation de secours aux prisonniers de guerre est prise en main par diverses organisations avec l'assentiment des autorités. Dans notre village, la Croix-Rouge organise des quêtes et des lotos afin d'envoyer des colis aux prisonniers de la commune.

À la fin de l'année 1940, à l'initiative de la commission spéciale, le Groupe artistique neffiessois voit le jour sous la présidence de Gérard Vène et la direction d'Aimé Azéma. Les villageois se pressent dans le « magasin » de Lubin Cruzet, dont la vocation première est de stocker les outils agricoles, pour assister à de longues soirées récréatives. Chacun apporte sa chaise. Ceux de mon âge se souviennent de Robert Calas et son succès *C'est pour mon papa*, de Raymond Reboul, à la voix de ténor, et de Robert Barrès, le comique troupier. La gent féminine n'est pas en reste : Josette Mazet, Lucette Sol, Paulette Armand, Margot Calas, Mimi Cabanel... La partie musicale est assurée par Claire Déjean au piano et mon père Raoul Mazet au violon. Comme dans une troupe professionnelle se rajoutent accessoiristes, parolier et metteur en scène. Très sollicitée, notre petite troupe part régulièrement se produire en extérieur. Malheureusement, des dissensions politiques provoqueront la dissolution du groupe.



*Le Groupe artistique neffiessois en 1941 : Margot Calas, Mimi Cabanel, Josette Mazet, Jacqueline Mazet, Mary Mazet, Lucette Sol, Simone Carrière, Lucette Barthes, Paulette Armand*

(coll. Yves Mazet)

## Le vin en berne

Dès le début de la guerre, le vignoble souffrit d'un mauvais entretien : maladies cryptogamiques (plus de soufre pour les endiguer), manque de main-d'œuvre, d'animaux de trait. Parmi les chevaux qui avaient échappé aux réquisitions, bon nombre étaient mal nourris et peu efficaces. Le fourrage étant rare, on les alimentait parfois avec des sarments de vigne broyés, de la *baouque* (Brachypode rameux) et même des feuilles séchées.

Le manque d'engrais et deux années de sécheresse provoquèrent une chute de la production en 1942 et 1943.

En plus d'une mobilisation féminine importante pour les travaux agricoles, les enfants furent très sollicités. Il n'était pas rare, après l'école, d'en voir des ribambelles, équipés de *borràs* (grosse toile), ramasser des feuilles pour nourrir les chevaux.



*Colle de vendangeurs de l'exploitation Marcorelle-Boissier durant la guerre*

(coll. Yves Mazet)

## PAUL GAUFFRE : COMPAGNON DE LA LIBÉRATION

Fils de cheminot, Paul Gauffre naît à Neffès le 11 février 1910. Il y fréquente l'école communale jusqu'à la mutation de son père à Perpignan.

Engagé dans l'armée à 18 ans, il fait carrière dans l'infanterie coloniale et sert d'abord au 4<sup>e</sup> Régiment de tirailleurs sénégalais (4<sup>e</sup> RTS) où il est promu caporal.

Envoyé en Tunisie avec le 18<sup>e</sup> RTS en juin 1929, il est nommé sergent en janvier 1931. À partir de 1932, il sert successivement en Côte d'Ivoire, en Algérie et en Cochinchine (sud de l'actuel Viêt Nam). Le 9 janvier 1932, il épouse Simone Libourel qui lui donnera deux enfants : Évelyne et Daniel.

Le sergent-chef Gauffre est muté en octobre 1937 en Afrique équatoriale française, au RTS du Tchad (RTST). C'est dans la région du Borkou, au nord du pays, qu'il rallie la France libre en août 1940. Il est nommé adjudant en octobre 1940 quand son régiment devient le noyau des forces du colonel Leclerc, commandant militaire du Tchad.

Début 1941, Paul Gauffre combat à l'oasis de Koufra (Libye) occupé par les Italiens, avec la 7<sup>e</sup> Compagnie du RTST. Il prend part ensuite, en février-mars 1942, à la première campagne du Fezzan toujours contre les Italiens.

Promu aspirant en avril 1942, il participe avec la Compagnie auto n°2 de la Colonne Leclerc à la seconde campagne du Fezzan et à celle de Tripolitaine de décembre 1942 à février 1943.

Sous-lieutenant en mars 1943, il passe, au même moment, au Groupe nomade de l'Ennedi (GNE) avec lequel, au sein de la Force L, il prend part aux opérations de Tunisie. À l'issue de la campagne de Tunisie, le Groupe nomade de l'Ennedi devient, le 1<sup>er</sup> juin 1943, la 7<sup>e</sup> Compagnie du Régiment de marche du Tchad (RMT).

Après la constitution de la 2<sup>e</sup> Division blindée à l'été 1943, Paul Gauffre est affecté à la 3<sup>e</sup> section du 2<sup>e</sup> Bataillon du RMT.

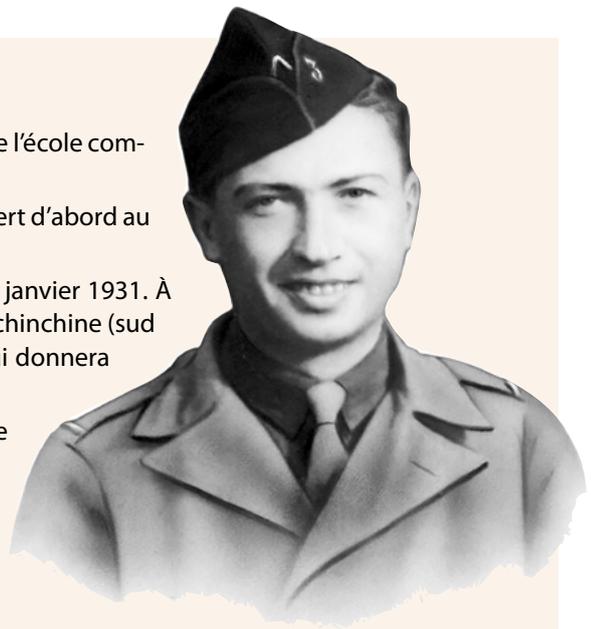
Rapatrié en Angleterre avec l'ensemble de la Division au printemps 1944, il est promu lieutenant en juin 1944 et débarque en Normandie le 1<sup>er</sup> août. Il se bat brillamment en Normandie puis lors de la libération de Paris. Au combat, son calme et son sang-froid font l'admiration de tous.

Le 12 septembre 1944, pendant la campagne des Vosges, le lieutenant Paul Gauffre est mortellement blessé par rafales de mitrailleuses, à la tête de sa compagnie, au cours des combats de Vittel. Il est inhumé dans son village natal de Neffès.

Le nom de Paul Gauffre apparaît sur le monument du général Leclerc, porte d'Orléans, à Paris, et sur la plaque des Compagnons de la Libération, au musée de l'Ordre de la Libération, hôtel des Invalides, à Paris.

Une stèle a été érigée à sa mémoire, au lieu même de son décès. La rue qui conduit au centre préolympique de Vittel porte son nom ainsi que la place principale de son village natal.

- Chevalier de la Légion d'honneur [1]
- Compagnon de la Libération à titre posthume - décret du 29 décembre 1944 [2]
- Médaille militaire [3]
- Croix de Guerre 39/45 [4]
- Médaille de la Résistance française avec rosette [5]
- Médaille coloniale avec agrafes « Koufra », « Fezzan 1942 », « Fezzan-Tripolitaine » [6]



*Stèle de Vittel*

